

Benjamin Coriat : "Il va falloir s'habituer au risque pandémique"

Matthieu Belliard (MB) reçoit Benjamin Coriat (BC), professeur émérite à l'Université Sorbonne Paris-Nord et économiste. Il est l'auteur de "*La Pandémie, l'anthropocène et le bien commun*". Il estime que le risque de pandémie va s'accroître dans les années à venir à cause de la déforestation et de l'élevage intensif. Selon lui, les transmissions de maladies des animaux à l'homme vont se multiplier.

Par **Matthieu Belliard** (MB)

MB - Ces derniers temps, on a beaucoup parlé du monde d'après. Et si le monde d'après était celui de pandémies à répétition ? Que faut-il adapter, anticiper, pour ne pas subir un choc comme celui du Covid en 2020 ? Notre modèle de production ? Notre comportement vis-à-vis de la biodiversité ?

Avec Benjamin Coriat, auteur de « *La Pandémie, l'anthropocène et le bien commun* », aux éditions « *Les liens qui libèrent* ».

MB - Un peu de pédagogie : Définissons ces termes pandémie, bien commun, l'anthropocène qui est une notion bien débattue. C'est l'idée que nous sommes rentrés dans une ère où l'impact de l'humain sur la planète est visible, quantifiable et mesurable scientifiquement.

BC – Un impact humain non seulement mesurable scientifiquement mais surtout provoquant des déséquilibres de l'écosystème naturel terre. Et la forme la plus visible et mesurée, ce sont les gaz à effet de serre (GES) et le changement climatique. L'anthropocène, c'est une ère de dérèglements liés à l'intensité de l'activité industrielle humaine.

MB - J'en viens à notre sujet. Il va falloir s'y habituer aux risques pandémiques, sanitaires à l'échelle humaine ?

BC – Oui, il va falloir s'y habituer. Je n'ai pas sorti ça de ma petite tête. Evidemment, à l'occasion de la pandémie de la covid-19, un grand nombre de virologues et d'infectiologues ont fait observer :

1. Que c'était une pandémie particulière appelée une zoonose qui se transmet des animaux aux hommes.
2. Et que ces zoonoses sont en multiplication accélérée depuis 30 ans.

MB – Ce qui est nouveau, c'est l'accélération à l'échelle mondiale ?

BC – Exactement. Ce qui est nouveau, ce n'est pas la zoonose parce qu'il y en a toujours eu. Mais c'est qu'elles se multiplient depuis 30 ou 40 ans.

MB – Il y a l'actualité qui vous donne aussi raison, Benjamin Coriat. Ce matin, la ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche (Frédérique Vidal), associée au chercheur Yazdan Yazdanpanah, membre du Conseil Scientifique, annoncent [la création d'une agence](#) pour le suivi des maladies émergentes et infectieuses. Là ce matin dans Le Figaro. Et le covid qui nous bouscule tant, c'est un entraînement ?

BC – Ce n'est pas un entraînement. C'est une occurrence qui va se reproduire dans l'avenir. On ne peut pas dire quand, comment. Mais ce qui est certain, c'est que cette transmission de maladies des animaux aux hommes va se multiplier pour plusieurs raisons :

1. La première, ce sont les déforestations. Plus généralement, toutes les formes de destruction de la biodiversité qui font que l'homme se met en présence de faunes sauvages porteuses de virus qui ne sont plus contrôlés dans des espaces pluriels et bloqués par la diversité. Quand on casse la diversité, quand on introduit de la monoculture, quand on va très profondément dans les forêts, on libère des virus. C'est une digue qui est rompue.

MB – C'est comme la fonte des glaces avec la libération de bactéries anciennes ?

BC – Exactement, c'est la même logique.

MB - L'autre argument que vous avancez, ce sont nos modes de production, en particulier celui de l'élevage intensif ?

2. BC – Exactement, c'est doublement notre mode de production. D'une part, c'est ce que j'appelle avec d'autres l'extractivisme (exploitation massive des ressources naturelles et de la biosphère), c'est le fait d'aller à chaque fois plus profond dans les forêts, d'aller creuser sous les pôles, etc. Et puis, l'élevage industriel intensif hors-sol, en particulier pour les volailles mais pas seulement car aujourd'hui ça se multiplie pour toutes sortes d'animaux, est un nid à virus pour plusieurs raisons. Mais la raison principale, ce sont des variétés uniques qui sont nourries de manière très largement chimiques et l'unicité favorise la diffusion du virus. Lorsqu'on a des espèces différentes qui convivent sur un espace, le virus est bloqué. Car il passe dans certaines espèces mais pas dans d'autres. Or, on est dans l'uniformité plutôt que d'être dans la diversité.

MB – Et on le voit quand il y a une grippe aviaire véhiculée par des oiseaux migrateurs. On est alors inquiet pour nos élevages intensifs.

BC – Même, on détruit en nombre des oies, des poulets, etc.

MB – Ce n'est pas tant un épidémiologiste ni un climatologue pour parler de ces questions que j'ai en face de moi. C'est un économiste. Et l'économiste que vous êtes nous dit qu'il faut faire quoi ? Il faut déjà s'adapter, anticiper de nouvelles crises sanitaires comme celle du covid ?

BC – Oui, absolument.

MB – Mais comment faire ?

BC – Le mode principal, c'est qu'il faut radoucir nos modes d'exploitation. Il faut arrêter avec l'extractivisme forcené. Il faut protéger la biodiversité. Mon livre était à peine sorti le 4 novembre 2020 que le 18 novembre la Plateforme Intergouvernementale pour la Biodiversité et les Services Ecosystémiques ([IPBES](#) pour la biodiversité, l'équivalent du GIEC

pour le climat) a dit « *nous sommes rentrés dans une ère de pandémies à répétition* » pour exactement les mêmes raisons.

MB – Donc, la solution, c'est d'arrêter les échanges internationaux, c'est d'arrêter les voyages ?

BC - Ce n'est pas d'arrêter les échanges internationaux mais de les régler par des normes sanitaires intergouvernementales strictes ; de faire en sorte qu'elles soient respectées ; de mettre un frein sur l'extractivisme; de protéger la biodiversité ; de revenir à des agricultures basées sur la diversité et respectueuses des cycles naturels. Il faut arrêter autant que possible l'élevage hors-sol. Il y a toute une série de choses à faire. Cela ne va pas se faire en un jour ; mais si l'on en prend la direction, plein de choses peuvent être réalisées.

MB – On parle de risques, de catastrophes, de pandémies, alors nous sommes confinés jusqu'en 2150 non ? Vous dites « *je ne suis pas pessimiste* ». Alors, peut-on inverser la tendance ?

BC – Oui, je ne suis pas pessimiste, ni effondriste (adepte de la théorie de l'effondrement). Parmi les gens qui s'intéressent à l'environnement et à l'anthropocène, certains disent « *ça y est, c'est fini, c'est trop tard* ». Moi je ne le crois pas. D'ailleurs, j'en veux pour preuve que simplement le covid et la diminution des activités industrielles ont fait diminuer les GES de 19%.

MB – Oui mais à quel prix sur l'économie et la vie des entreprises ?

BC – Parce que ça nous a été imposé brutalement. Si on choisit d'y aller doucement, progressivement, d'utiliser davantage d'énergies vertes, d'utiliser davantage de polycultures, d'arrêter de creuser sous les pôles qui est une folie !

MB – Un dernier mot par rapport à cette pandémie que nous traversons et cette remise en question « le monde d'avant, le monde d'après ». Quand on reprend l'histoire, la grippe espagnole, c'était il y a un siècle avec 50 millions de morts. La grippe asiatique des années 1950. Chez les grecs, on retrouve des restes de la peste d'Athènes il y a 2500 ans. Finalement, l'humanité connaît ce genre d'épreuve ?

BC – Oui, elle connaît mais une fois tous les siècles ou tous les 2 siècles. Ce qui a changé, c'est d'une part l'occurrence pour que ça se passe du fait de cet extractivisme et puis le fait que la mondialisation a établi des routes à travers l'ensemble de la planète (ex. les routes de la soie) qui font que les virus circulent beaucoup plus vite et vont partout. Juste un exemple. Le sars-cov2, né à Wuhan en Chine et qui s'est retrouvé, semble-t-il, d'abord en Italie du Nord. Pourquoi ? Parce qu'il y a des communications industrielles entre ces 2 régions industrielles. Et de là, le virus a essaimé partout. Ce qui a considérablement changé, ce sont 2 choses :

1. Dans le passé, l'extractivisme n'a jamais été au niveau actuel.
2. Et les routes commerciales et industrielles véhiculent les virus.

MB – Voilà une réflexion pour ce fameux monde d'après. Et si nous étions en pleine répétition générale de pandémies à répétition ?

Merci Benjamin Coriat, l'auteur de "*La Pandémie, l'anthropocène et le bien commun*" aux éditions « Les liens qui libèrent ».

Pour aller plus loin :

Echapper à l'ère des pandémies (IPBES) : plateforme indépendante intergouvernementale de science politique sur la biodiversité et les services écosystémiques

['Escaping the Era of Pandemics' IPBES #PandemicsReport Now Available | IPBES](#)